

Gérard Cartier

La Tisserande et le Bouvier

C'est un vieux film en noir et blanc aux images éraillées. On y voit l'écrivain à sa longue table de travail, dans la rumeur du torrent qui coule sous ses pieds, et celle qui écrit près de lui, à la même table, l'interrompt tout-à-coup par une question, ou une remarque, sans doute anodine, car levant les yeux de sa feuille son compagnon lui répond, la main suspendue : « Ne me dérange pas, j'écris un poème à Elsa ». Cette courte scène d'abord, telle qu'elle est gravée dans ma mémoire, dont tant de choses plus notables se sont effacées ou, noyées dans les brumes du temps, sont aujourd'hui presque indéchiffrables. Voilà un couple d'écrivains, le couple-étalon : travaillant ensemble, épaulé contre épaulé, chacun faisant de l'autre son objet, lui volubile : « ...je voyais briller au-dessus de la mer / Les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa... » ; elle plus secrète, qu'il faut deviner sous les propos romanesques – ainsi, à propos des jeunes filles qui s'amourachent au hasard : « ...il leur faut un objet pour rêveries amoureuses, puis vient l'homme réel. » Ils ne sont pas si nombreux, les couples d'écrivains. Les noms qui viennent à l'esprit sont tous le produit du XX^e siècle : Sartre et Simone de Beauvoir, Moravia et Elsa Morante, Sylvia Plath et Ted Hughes ; au XIX^e, aucun¹, sinon la brève liaison de George Sand et de Musset, un feu très vif aussitôt dissipé, qui n'a presque rien laissé – *Lorenzacio*, dit-on ; et avant, malgré l'extraordinaire floraison d'écrivaines du Grand Siècle, personne – peut-on considérer La Rochefoucauld et Madame de Lafayette comme un couple ? sans parler de Madeleine et de Georges de Scudery, ou de Madame de Sévigné et de sa fille...

Pour avoir vécu et travaillé de compagnie pendant des décennies, Paul Louis Rossi et Marie Étienne ont-ils vraiment formé un couple d'écrivains, au sens où le fut celui d'Aragon et d'Elsa Triolet ? Quoique longue et durable, leur relation était discrète, assez pour qu'un lecteur comme moi, qui les lis depuis toujours, les plaçant l'un et l'autre très haut, n'en aie longtemps rien su – avant de faire leur connaissance, séparément, et de l'apprendre par incidence de la bouche de Paul, puis de le vérifier dans certains de leurs livres tardifs – le récit d'un voyage à Berlin par exemple². Relisant Rossi pour le dossier d'hommage de Poesibao, j'ai pourtant trouvé des traces de leur connivence, discrètes, dans certaines pages anciennes. Dans un fascicule de 1981, *L'illustre du soir*, simple feuille de couleur pliée en trois consignait des souvenirs de voyage, on lit par exemple ces mots furtifs : « Mon amie Marie Étienne est venue me prendre à la gare d'Orléans et m'a laissé à Saint-Benoît-sur-Loire », et plus loin : « Terrible ville du dimanche – presque déserte – où je dois, pour téléphoner à M., chercher longuement un café ouvert. » Ce texte confidentiel fut repris deux décennies plus tard dans un recueil³, avec une légère modification : *M.* y est remplacé par *Marie E.*, demi-voilement qui en dit plus qu'une inscription en clair : mais je n'avais pas compris. Quant à Marie, je n'ai pas souvenir d'avoir lu le nom de Paul dans son œuvre, ni même d'y avoir relevé une allusion cachée – elle me démentira peut-être –, jusqu'aux pages récentes, magnifiques et terribles, du *Scribe et son théâtre*⁴, prémices

¹ En partie faute d'écrivaines. Il y aurait beaucoup à en dire. La noblesse cultivée décapitée, la bourgeoisie triomphante offrit aux femmes d'autres valeurs que celles de la culture, les écartant massivement des études, et donc de la maîtrise de la langue. Il fallut attendre l'école laïque et obligatoire, et surtout la généralisation des études secondaires pour les filles, après la guerre, pour que les choses changent, considérablement. Mais c'est un autre sujet.

² « Marie était revenue me chercher à Berlin », in Paul Louis Rossi, *Berlin – Voyage en automne*, Tarabuste, 2015.

³ Paul Louis Rossi, *Faïences*, Flammarion, 1995, p. 20-23.

⁴ Marie Étienne, *Le scribe et son théâtre*, Tarabuste, 2023.

d'un livre à venir (*Derniers Chants autour des collines*) entièrement consacré à Paul. Contrairement à Aragon et à Elsa, dont le couple s'affichait, que l'on a publiés en croisant leurs romans, comme s'ils faisaient œuvre commune, comme s'ils ne formaient qu'un seul être bicéphale, un lecteur attentif depuis toujours aux écrits de Marie Étienne et de Paul Louis Rossi a pu les lire en ignorant leur long compagnonnage : dans leur œuvre, malgré leur union, ils sont restés distincts.

Au demeurant, leurs thèmes ne les rapprochent pas. J'ai découvert Paul Louis Rossi par l'un de ses premiers recueils, *Le voyage de Sainte Ursule*⁵, où rompant avec les sécheresses qui régnaient alors (Anne-Marie Albiach, Claude Royet-Journoud) il revient à l'épopée, dont il ne se détachera jamais, avec une prédilection pour les paysages et les légendes de la Bretagne, grande et petite, et une fascination pour les voyages dans l'Ouest lointain – nombre de ses pages sont inspirées par les peuples et les cultures du Canada et de l'Extrême-Orient, du Japon aux Îles Aléoutiennes, tropisme qu'on peut rattacher au versant celtique maternel...

[...] En avril ils aperçoivent les
îles Aléoutiennes au
delà d'Unalaska

Les songes volent jusqu'aux
étendues de glace les étoiles
se lèvent au Nord

Luttant contre le vent entourés
d'oiseaux de mer et de baleines
une baïdare de quatorze rames [...] ⁶

...et par ailleurs, qui m'est chère, une longue passion pour l'Italie de son père, le pays de la peinture – et de la beauté.

La géographie sentimentale de Marie Étienne est aussi différente que possible de celle de son compagnon : c'est le Vietnam où elle est née, dont témoignent par exemple ces « Dizains de nuit » agités par les fantômes (bien réels) de la guerre coloniale...

Dalat

On n'entre pas dans la forêt qui est
Fermée trop vaste trop mouillé
Le noir mange les bords l'humidité creuse
Des trous on n'entre pas Clémence
Veut approcher des arbres éclatés
Sous le poids des singes volants en proie
Au vertige des cimes et habités
Par les génies les pucerons d'eaux fades

⁵ Paul Louis Rossi, *Le voyage de Sainte Ursule*, Gallimard, 1973.

⁶ Paul Louis Rossi, *Les Horizons égarés*, Obsidiane, 2025, p. 17.

Approche de l'éclat rentré des feuilles

L'épaisseur unanime je ne veux pas⁷

...c'est l'Afrique où elle a vécu ; et c'est, en France, la Touraine et la colline de Chaillot, qu'elle revisite dans ses *scènes de la vie en prose*⁸. C'est aussi le monde du théâtre, ce mime éloquent de la vie réelle, dont elle endosse parfois un personnage, dont elle fait sienne une situation – elle est la poignante Bérénice exilée qui se souvient et se plaint⁹ : elle hantera à jamais, pour moi, les coulisses du navire de Chaillot¹⁰, actrice d'un théâtre habile mais incarné, nourri d'émotions, aux antipodes des rites codifiés du théâtre nô que Paul Louis Rossi affectionnait. L'univers de Marie Étienne, c'est aussi le monde des rêves, endormis ou éveillés, que son compagnon a peu fréquenté, me semble-t-il, au profit d'une inscription dans la réalité concrète, comme en témoignent ses *natures inanimées*¹¹.

Ce qui rapproche les deux œuvres, c'est moins les thèmes, malgré un goût commun pour les mythes, qu'une commune exigence d'écriture : une méfiance partagée envers les facilités du vers *dit* libre, qui n'est que lâche, et une semblable volonté de renouvellement des formes poétiques. Là est le domaine où Paul et Marie ont œuvré en parallèle, dans l'émulation peut-être. Ainsi de leur usage du poème aux vers courts, au rythme brisé, en dépit de la grammaire, parfois jusqu'au cœur des mots...

Paul Louis Rossi :

Trois
oiseaux
morts
suspendus
contre u
ne planche
un couteau
est fich
é dedans
le bas de
la planch
e¹²

Marie Étienne :

voix soir
baissé dessous les feuilles
par goût
de son désir elle s'a
mincit
au point qu'on y voit au
travers
et devenue sommeil
et perte
elle touche jusqu'à
son abstraction¹³

...ainsi encore de leur pratique du poème en prose, ce petit monde aussi plein que le grand, où ils aiment l'un et l'autre développer un récit, d'objets radicalement différents, mais d'une matière aussi trouble, d'une atmosphère aussi flottante, comme dits par des fantômes au cœur d'un monde inconnaissable, qui tire son étrangeté du réel :

⁷ Marie Étienne, *Katana*, Scandéditions, 1993, p. 21.

⁸ Marie Étienne, *Le livre des recels*, Flammarion, 2011.

⁹ Marie Étienne, *Lettres d'Idumée*, Seghers, 1982.

¹⁰ Marie Étienne, *La Face et le lointain*, Ipomée, 1986.

¹¹ Paul Louis Rossi, *Cose naturali*, Unes, 1991.

¹² *Ibid.*, p. 117.

¹³ Marie Étienne, *Anatolie*, Flammarion, 1997, p. 56.

[...] Dans les rues de la ville, dans les parcs, les prêtres chantent des cantiques. Ils ramassent les poissons pour les orphelins. Ils font des cortèges que je suis des yeux.

Le temple est vide. Les nuages se raclent au ciel. Où êtes-vous ? Je suis perdue. La folie monte à la gorge. J'habite entre sable et sel. Je me débats contre l'épuisement, toutes ces choses qui disent pour vous. Je marche. Je vis dans un endroit du monde qui est le centre de ma peur.¹⁴

*

Que la nuit complice s'achève, donc, et comprenait qu'il lui fallait s'éloigner de ce lieu, faux *centre de gravité* qu'il avait cru découvrir, faux domicile qui lui masquait le sens de l'activité qu'il recherchait, dont il avait aperçu les effets en atteignant les portes de la Ville dans cette circulation des choses où tant de théories de femmes et de vieillards, d'attelages et de chariots, où tant de caravanes entrecroisées s'acharnaient venant se reposer et se confondre [...]¹⁵

Au ciel de la littérature, il y a peu d'étoiles jumelles, hormis celles d'Elsa et d'Aragon, aujourd'hui indissociables, l'une de moindre magnitude – constellation brillante qu'on pourrait nommer *Les amants*. Rien de tel pour Marie Étienne et Paul Louis Rossi. Leurs étoiles, d'égale grandeur, brillent isolées, chacune dans son quartier de ciel. Les astronomes chinois, et les poètes à leur suite, unissent sur leurs abaques la Tisserande et le Bouvier, pourtant séparés par la Voie lactée et qui ne se rejoignent qu'une fois l'an. Que veut signifier cette fable, surgie par mystère quand je cherchais mon titre et me suis souvenu que Marie a écrit *Haute Lice*¹⁶ : que pour être distants, et persévérer chacun dans son être, ils n'en sont pas moins unis – mieux que par une trop grande proximité, qui ne rendrait pas justice à ce qu'ils sont chacun ?

¹⁴ Marie Étienne, *Lettres d'Idumée*, Seghers, 1982, p.112.

¹⁵ Paul Louis Rossi, *Le Potlatch – Suppléments aux voyages de Jacques Cartier*, POL/Hachette, 1980, p. 46.

¹⁶ Marie Étienne, *Haute Lice*, Corti, 2011.